

GILLETTE & L'ORÉAL, WOMEN USA

VOL. III

Kentucky • Louisiana • Maine • Maryland
Massachusetts • Michigan • Minnesota • Mississippi



FERDINANDO FREGA

GILLETTE & L'ORÉAL, WOMEN USA — VOL. III

L'ORÉAL THROUGH GILLETTE · 08

Kentucky, Louisiane, Maine, Maryland, Massachusetts, Michigan, Minnesota, Mississippi. La troisième étape de la traversée américaine, de la vallée de l'Ohio jusqu'au delta.

Chapitre zéro — ouverture commune

Ce chapitre d'ouverture est commun aux six volumes de Women of the United States. Il est reproduit ici en entier, et replié, pour que la série puisse se lire dans l'ordre sans répétition.

CHAPITRE ZÉRO

Ici, le monde n'est pas un territoire : c'est une limite. Le pôle Nord n'accueille pas, ne pardonne pas, ne laisse aucune place à l'erreur. Le blanc règne en entité absolue, silencieuse et sans mémoire. La température n'est pas une donnée météorologique : c'est un prédateur. La nuit dure des mois, écrase les pensées, déforme les contours des gens, avale leur volonté.

Les communautés sont rares, petites et fermées. Inuits, Yupiks, peuples de l'Arctique vivent là où personne ne choisirait de rester. Ici, chaque individu est indispensable à la survie du groupe. Si vous n'êtes pas utile, vous devenez un fardeau. Et ceux qui deviennent des fardeaux disparaissent dans le silence, dans la neige, dans la logique d'un milieu qui ne fait aucune concession.

Les bases scientifiques ajoutent un autre genre de froid : celui des hiérarchies. Ici, une femme est une présence rare, une anomalie

qui doit s'adapter ou succomber.

En ce lieu, la notion de « disparition » n'existe pas. Il n'y a que le blanc, qui efface tout.

Femmes inuites et yupik

La fille de l'Arctique n'est pas choyée : elle est préparée. Elle apprend tôt à résister au froid, à l'obscurité et à la faim. Elle doit devenir utile au clan, parce qu'ici l'identité n'est pas personnelle. Elle est fonctionnelle. La femme porte le poids de la famille et de la communauté : la nourriture, le feu, les enfants, les peaux, les soins. Personne ne parle de droits. Personne ne parle de fragilité. La dépression existe, mais elle n'a pas de nom. La violence existe, mais elle n'a pas de témoins.

La femme des bases scientifiques

Instruite, compétente, habituée à la discipline. Elle arrive comme chercheuse, technicienne, médecin. Elle découvre vite que le pôle Nord ne reconnaît pas les diplômes. Ici, seule compte la solidité mentale. Les hiérarchies masculines la dominent, et le moindre signe de faiblesse est lu comme de la faiblesse. C'est un milieu où la force ne suffit pas : il faut une maîtrise de soi extrême.

La femme occidentale « venue d'ailleurs »

Élevée dans la liberté, elle arrive en croyant pouvoir vaincre le froid. Mais le lieu la brise : la solitude, les espaces minuscules, les silences sans fin. Les bases ne sont pas des communautés, ce sont des mécanismes. Et une femme, à l'intérieur d'un mécanisme conçu par des hommes, doit se battre pour ne pas disparaître.

Le voyage au bout du monde

Mon voisin, Antonio, dit Nino, parlait depuis des années du cap Nord, du soleil de minuit, des mois sans obscurité. C'était un rêve qu'il gardait dans sa poche, comme une chose impossible. Un matin de mai, je sonnai à sa porte et lui dis seulement ceci : « Fais ta valise. Je reviens dans une heure. Nous serons de retour dans 30 jours. » Il me regarda, surpris, heureux. Sa femme, inquiète, demanda quels étaient nos projets. « Courir après un rêve », répondis-je.

Nous montâmes en voiture. Nos femmes nous regardaient comme des fous. Mais ce voyage était réel. Nino était déjà plein de questions. « Où on va ? Combien d'argent je dois prendre ? » « Détends-toi, lui dis-je. On y sera dans 54 heures. Seulement 5 000 km. On est dans le nouveau Range Rover. Profite de la route. »

Tous les 300 km je devais m'arrêter : lui, de douze ans mon aîné, avait son propre rythme. Moi, j'avais de l'eau et des boissons ; lui, son café et ses besoins physiques. Et plus nous avançons, plus il parlait de sa vie. Des choses que je n'aurais jamais sues sans cette route interminable.

Deux hommes seuls dans une voiture parlent toujours de femmes. Lui n'avait connu que la sienne. Je ris. Je le rassurai : « Nous sommes tous pareils. »

Il me demanda comment je faisais pour garder la tête claire en conduisant 60 heures. Je lui parlai de la Russie, quand à 22 ans j'avais roulé 51 heures pour rencontrer une femme que je n'avais jamais vue. « Les distances ne sont pas des limites, lui dis-je. Ce sont des excuses. Je n'en ai jamais eu. »

L'arrivée dans le blanc

Nous entrâmes en Norvège. Une auberge sur la route. Nous y laisserions la voiture et continuerions en traîneau.

La guide était emmitouflée, impénétrable. Quand elle ôta ses lunettes, je découvris que c'était une femme. Une Norvégienne, silencieuse, directe, glaciale. Nino au centre du traîneau, elle devant, et moi, avec mes 190 cm, derrière, fermant la marche.

Il faisait encore jour. Ma montre indiquait l'heure, mais elle ne me disait pas s'il était minuit ou le matin. C'était le soleil de minuit. Nous avons atteint le cap Nord.

Nino pleura. Il me serra dans ses bras. Je lui dis en riant : « Attention... les gens vont croire qu'on est gays. » Nous rîmes, mais nous étions au bord du monde.

Puis vint le gel : -52 °C.

L'entrée dans le véritable Arctique

On nous conduisit dans un conteneur métallique pour nous changer. Des combinaisons extrêmement lourdes, rembourrées, fermées par des fermetures éclair compliquées.

Je payai pour la guide. Nino fut laissé dans un igloo avec quelques hommes ; moi, dans un autre, avec une famille : un vieil homme, entre 70 et 80 ans, et trois femmes entre 30 et 50 ans.

C'était un monde fermé. Simple. Brutal.

L'homme se tenait à l'écart. Les femmes tenaient le rythme. Et les toilettes, c'était une butte à cinq mètres de l'igloo : la crotte gelait avant de toucher le sol. Mon premier pipi devint une étoile arctique jaune. C'était le Nord qui me saluait.

La femme d'âge mûr, Magi, parlait un peu anglais. Le reste, c'étaient des gestes, des yeux, des mains. La langue du froid.

Comme je ne savais pas trop comment me servir de la combinaison, elle, sans réfléchir, me toucha l'entrejambe pour me montrer une fermeture cachée. Il n'y avait ni malice ni gêne : seulement la fonction. La survie.

Les trois jours dans l'igloo

On apporta à manger. Du poisson fumé, du poisson cru, du foie de morue, du ventre de baleine. Et des boulettes de requin. Il n'y avait pas de choix. Il n'y avait pas d'alternative. C'était ce que la nature donne.

Puis je bus : un liquide rouge. Je crus que c'était du vin. C'était du sang de baleine filtré, bouilli, sucré. Je le bus. Il me donna une force que je n'avais jamais ressentie. Une énergie primitive. Je crus que c'était de la cocaïne. Non. C'était le Nord qui entrait dans le corps.

Les femmes m'observaient. Le vieil homme sortait chasser. Je me reposais et je buvais du sang. Trois jours sans téléphone, sans internet, sans ordinateur, sans Nino. Seulement moi et elles.

Il n'y avait pas de nuit. Seulement la lumière, le feu, la glace et le souffle.

Les trois femmes s'allongèrent pour dormir. Je cherchai une place. La plus jeune leva le bras et me fit signe d'approcher. Elles éclatèrent de rire. Je ne comprenais pas. Elles dirent que j'étais leur « Noël ».

Une façon de dire que j'avais été accepté.

J'essayai de leur donner un peu d'argent pour les remercier. Elles refusèrent. Elles voulaient seulement une étreinte. Et quelques mots en calabrais, pour se sentir plus proches.

Là, je compris la valeur des vrais cadeaux : ceux qui ne s'achètent ni ne se vendent.

L'adieu de la guide

Au bout de trois jours, la guide arriva. Elle parla une heure avec les trois femmes. J'étais dehors. Je ne comprenais pas ce qu'elles disaient. Ce n'était pas mon affaire. C'était leur langue, leur monde, leur loi.

Dans le conteneur, pendant que je me déshabillais, la guide entra. Curieuse. Directe. Nordique. Elle me serra fort dans ses bras. Elle m'embrassa. Sa peau était blanche comme le lait. Ses yeux, bleus comme le ciel d'août.

Elle me demanda de l'emmener. Elle aurait fait n'importe quoi pour sortir de ce monde.

Je souris avec respect. Je ne pouvais pas. Je n'aurais pas dû.

Je ne lui laissai qu'une promesse : « Si tu as besoin de quoi que ce soit, écris-moi une lettre. Je t'aiderai. » Elle refusa même l'argent. C'était une belle femme, mais seule. Une solitude qu'on ne voit pas de loin. Une solitude que le froid ne pardonne pas.

Le retour à la maison

Nous allâmes chercher Nino. Il était ravi. Il ne voulait pas rentrer. Mais j'avais rendez-vous avec sa femme.

Il raconta à tout le monde ses trois jours. Moi, je me tus. Je n'ai jamais rien partagé avec l'homme. Seulement avec le papier.

Et ainsi, pendant que Nino retournait à son monde, j'étais déjà en route vers un autre. Une autre destination. Une autre rencontre.

Bienvenue.

Épilogue

Le Nord ne vous prend pas : il vous change. Et il ne vous

rend jamais entier. Les hommes viennent au pôle Nord chercher la lumière, le silence, des photos, des rêves. Les femmes restent pour survivre.

Les hommes racontent ce qu'ils ont vu. Les femmes taisent ce qu'elles ont vécu.

Les hommes repartent. Les femmes restent. Elles restent dans le froid, dans des maisons de neige, dans des silences que personne n'entend. Elles restent pour soutenir des communautés qui ne les célèbrent pas. Elles restent pour protéger les enfants, les vieux, les étrangers. Elles restent invisibles.

Je n'ai rapporté de là-bas qu'un seul souvenir : une femme belle, incroyablement belle, mais seule. Pas au sens romantique. Au sens humain. Au sens tragique.

Réflexion

Le Nord ne tue pas le corps. Il tue la présence. Et ce qui reste, c'est le blanc : un lieu où les femmes vivent et disparaissent en même temps.

C'est pour cela que j'écris. Parce que les lieux extrêmes ne racontent pas leur propre histoire. Et ceux qui les traversent ne peuvent pas s'offrir le luxe de se taire.

Pas moi. Pas moi. Ma terre m'a donné le jour, et le reste du monde m'accueille non comme un invité, mais comme quelqu'un de la famille.

De la blancheur absolue du Nord, je descendis dans la confusion absolue des États-Unis.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

La mission impossible

Travailler dix-huit ans pour une entreprise américaine vous donne ce qu'aucune autre entreprise au monde ne peut vous donner : une culture du travail, des procédures, une mission claire et un système de valeurs qui ne sont pas de la théorie — ce sont une pratique quotidienne. On ne vous les explique pas ; on vous les construit. Et on le fait sans vous demander la permission.

J'étais au bureau de New York quand on me proposa un travail que je n'avais jamais imaginé. Pas une promotion. Pas une mutation. Une expérience.

Un programme confidentiel, créé pour valider un modèle de relations humaines à l'intérieur des États-Unis. Ils n'avaient choisi ni des managers, ni des psychologues, ni des formateurs. Ils avaient choisi des personnes dotées d'un certain type d'expérience du monde réel. Et mon nom était sorti — bien que je fusse dans la vente depuis dix-huit ans. Ils ne regardaient pas le poste : ils regardaient l'esprit.

L'épreuve était simple à expliquer et extrêmement difficile à accomplir :

visiter les 50 États américains en un an, en choisissant moi-même les villes et en restant au moins une semaine dans chacune.

Les deux dernières semaines seraient des vacances obligatoires. Ils couvriraient tous les frais. Je n'avais qu'à vivre, observer, comprendre, et remettre un rapport chaque lundi. Un compte rendu humain, sec, précis.

Je signai le contrat. Je prévins la maison. Ils ne demandèrent rien. Ils voulaient seulement savoir si les provisions du mois étaient arrivées. J'étais sur le point d'affronter une année en Amérique. Eux, comme toujours, affrontaient le mois suivant.

Par précaution, mon salaire était versé directement sur mon compte bancaire en Italie. C'était une manière polie de me dire : « Ne faites pas de bêtises. Vivez avec ce que vous avez. Voyons qui vous êtes vraiment. »

Ce n'est que quinze ans plus tard que j'ai eu accès à mes rapports originaux, aux analyses et aux documents qu'ils avaient rassemblés sur moi. Ce livre est né de là. J'ai obtenu l'autorisation de le publier, à une condition : ne jamais nommer l'entreprise qui l'avait commandé.

Peu importe. Cette histoire ne parle pas de logos. Elle parle d'un homme dans un pays impossible à comprendre si on ne le vit pas soi-même.

Commencer par le point le plus éloigné ?

Le choix logique était de partir des marges, pas du centre. Pour deux raisons simples :

1. Je sortais à peine de l'expérience : grande lucidité, attention maximale.
2. En partant de l'extrême, je pourrais corriger la route et finir le voyage proprement.

Je n'avais pas besoin de commencer par Boston ou Chicago. Je devais commencer par une frontière. Par un lieu qui n'était l'Amérique que sur le papier.

Je choisis Juneau, la capitale de l'Alaska. Isolée. Accessible seulement par bateau ou par avion. Une ville qui n'appartient à personne. L'endroit parfait pour commencer.

Optimiser les ressources

Avant de partir, je fis ce qu'un Américain respecte avant tout : je m'organisai en professionnel, pas en touriste.

J'appelai trois des compagnies aériennes les plus connues, celles qui avaient les plus grands réseaux intérieurs. En moins d'une heure, j'achetai un carnet de cinquante vols intérieurs avec 60 % de réduction.

Pas de limite de temps. Pas de limite de jours. Aucune restriction. Une seule condition : les utiliser dans l'année.

Je fis de même avec les chaînes d'hôtels, les taxis Uber et les loueurs de voitures, puis je préparai un vrai programme des étapes, des moyens, mais pas des horaires.

J'étais prêt.

Ce fut mon premier vrai succès. Le premier signe que je savais me déplacer. L'Amérique récompense ceux qui agissent, pas ceux qui attendent.

Quand l'entreprise vit l'opération, elle fit ce que fait toujours une culture américaine : elle vérifia la fiabilité.

Étais-je capable de gérer une année de mouvement permanent ? Étais-je capable de faire face aux imprévus, aux distances, aux urgences ? Étais-je autonome ?

C'est pourquoi, avant de partir, je réglai un autre détail crucial : je m'assurai d'avoir sur ma carte de crédit un plafond mensuel d'au moins 100 000 dollars.

Ce n'était pas fait pour être dépensé. C'était fait pour démontrer qu'on savait les gérer. Les Américains pensent ainsi : si vous n'avez pas d'autonomie, vous n'avez pas de liberté. Et si vous n'avez pas de liberté, on ne peut pas vous évaluer.

À partir de ce moment-là, le programme ne fut plus une mission confiée. Ce fut une mission vécue.

ET MAINTENANT, ON VOYAGE VRAIMENT

L'Alaska ne fait partie des États-Unis que par la géographie. C'est un autre monde.

C'est le lieu où les femmes disparaissent sans laisser de trace. Où une plainte n'arrive jamais à destination. Où les villes ne sont que des îles civilisées au milieu d'un continent sauvage.

Juneau fut ma première épreuve : une capitale sans aucune route qui la relie au reste du pays. Un morceau d'Amérique qui ne ressemble pas à l'Amérique.

Là, je commençai à comprendre une chose : le voyage ne serait pas géographique. Il serait humain.

BLOC 1 (Volume I)

Alabama – Alaska – Arizona – Arkansas – Californie – Colorado – Connecticut – Delaware – Floride – Géorgie

BLOC 2 (Volume II)

Hawaï – Idaho – Illinois – Indiana – Iowa – Kansas – Kentucky –
Louisiane – Maine – Maryland

BLOC 3 (Volume III)

Massachusetts – Michigan – Minnesota – Mississippi – Missouri
– Montana – Nebraska – Nevada – New Hampshire – New Jersey
– Nouveau-Mexique

BLOC 4 (Volume IV)

New York – Washington

BLOC 5 (Volume V)

Caroline du Nord – Dakota du Nord – Ohio – Oklahoma – Oregon
– Pennsylvanie – Rhode Island – Caroline du Sud

BLOC 6 (Volume VI)

Dakota du Sud – Tennessee – Texas – Utah – Vermont – Virginie
– Virginie-Occidentale – Wisconsin – Wyoming

KENTUCKY

Le Kentucky est un État qui existe sur deux plans : la surface est faite de mines de charbon, de whiskey, de chevaux et de collines vertes ; les profondeurs, elles, sont faites de pauvreté ancienne, de communautés isolées, de religion rigide et d'opportunités rares.

C'est une terre qui n'est plus rurale, mais pas encore moderne. Suspendue. Lente. Fatiguée. Et quand une terre est suspendue, ce sont les femmes qui la portent.

Au Kentucky, une femme ne disparaît pas à cause d'un événement. Elle disparaît à cause d'un héritage social qui exige d'elle, depuis des générations, qu'elle se sacrifie. La famille, les enfants, le travail précaire, l'église, les voisins, les problèmes des autres : tout repose sur leurs épaules. Son absence n'est pas un bruit. C'est un poids.

La femme des anciennes zones minières – 41

ans

Le charbon a construit le Kentucky et l'a détruit. Les mines ferment, les hommes perdent leur emploi, la dépendance aux substances augmente, la pauvreté se répand.

Ici, ce sont les femmes qui portent les lendemains. – des maris sans travail – des enfants élevés dans la frustration – des salaires extrêmement bas – des overdoses qui frappent amis et proches – des communautés à bout.

Elles travaillent dans les magasins, les écoles, les services, l'aide à la personne. Elles font tout ce que les systèmes économiques brisés ne font plus.

Son absence est sociale : si elle n'était pas là, l'État s'effondrerait. Mais personne ne la reconnaît.

La femme du Derby et des haras – 36 ans

Le Kentucky est célèbre pour ses chevaux et pour le Derby. Derrière cette image élégante se cache une armée de femmes qui nettoient les écuries, s'occupent des animaux, prennent les équipes de l'aube et travaillent pour des salaires ridicules.

Le glamour est devant. La sueur est derrière.

Son absence est économique : sans elle, l'industrie ne fonctionne pas, mais elle reste un rouage ignoré du public et des politiques.

La femme prisonnière de la religion – 48 ans.

Dans de nombreux comtés du Kentucky, l'église a plus de pouvoir que l'État.

Une femme doit être : – une mère – une épouse – une figure morale – une présence respectable – obéissante envers la communauté.

Elle ne peut pas sortir de son rôle. Elle ne peut pas se réinventer. Elle ne peut exprimer ni doutes ni fragilité.

Son absence est culturelle : elle ne s'appartient pas. Elle appartient au récit religieux du lieu.

La femme du travail au salaire minimum – 29 ans

Le Kentucky vit d'emplois mal payés. Et ces emplois sont tous des emplois de femmes.

Caissières, serveuses, femmes de ménage, employées de maisons de retraite, assistantes scolaires. Des vies consumées par des horaires précaires, une essence chère, des enfants à élever et zéro perspective.

Son absence est économique et mentale : elle ne voit aucune issue et personne ne lui en offre.

Épilogue – Kentucky

Le Kentucky est une mosaïque de tradition, de pauvreté, de religion et de difficultés. Les femmes en sont la colonne vertébrale. Et c'est précisément pour cela qu'elles deviennent invisibles.

Ici, l'absence est une habitude collective. Un mode de vie. Une fausse normalité que personne ne remet jamais en question.

Réflexion – Kentucky

Chaque État montre un visage différent de l'absence. Le Kentucky montre celui qui naît de l'effondrement économique et d'une tradition accrochée au passé.

Ici, la femme tient tout ce que les hommes ont perdu, tout ce que la religion impose, tout ce que la pauvreté fige.

C'est le maillon fort, mais traité comme le maillon faible.

Et c'est précisément pour cela que cet État est nécessaire dans ce volume : pour montrer ce qui arrive quand une société laisse tout sur les épaules des femmes et se comporte ensuite comme si c'était normal.

LOUISIANE

La Louisiane est un État de contrastes féroces. C'est la culture, la musique, l'histoire, la cuisine, la spiritualité et l'identité. Mais c'est aussi la pauvreté, l'instabilité, l'addiction, l'inégalité raciale, les ouragans dévastateurs, une politique désorganisée et un système social fragile.

C'est un lieu où la beauté cohabite avec la laideur, sans équilibre. Ici, tout a deux faces : La Nouvelle-Orléans est fête et traumatisme, Baton Rouge est politique et déclin, et les paroisses rurales sont communauté et isolement.

La femme de Louisiane ne disparaît pas par hasard. Elle disparaît parce qu'elle est la seule figure stable d'une terre instable. Et cette stabilité la consume.

Son absence est le résultat de trois facteurs lourds : – une pauvreté profondément enracinée

– *des catastrophes naturelles cycliques*

– un patriarcat culturel dur.

Ici, les femmes gouvernent les familles, les quartiers, des communautés entières. Et pendant que tous les autres apparaissent, elle s'efface.

La femme de La Nouvelle-Orléans – 35 ans

La Nouvelle-Orléans, c'est la musique, la fête, le chaos et l'histoire. Mais c'est aussi l'une des villes les plus complexes et les plus difficiles du pays.

La femme qui travaille ici vit sur trois fronts à la fois : – un tourisme prédateur – la violence urbaine – une économie instable

Elle travaille dans : – les bars – les hôtels – les restaurants – les visites touristiques – les services publics – la musique live – la vie nocturne

Sourires obligatoires. Salaires bas. Loyers élevés. Clients pesants. Horaires épuisants.

Son absence est morale : la ville se sert de son énergie et la lui rend épuisée.

Tout le monde veut la « magie » de La Nouvelle-Orléans. Personne ne paie celles qui la créent.

La femme afro-américaine des paroisses pauvres –

42 ans. En dehors de La Nouvelle-Orléans s'étend la Louisiane rurale et appauvrie. De petites maisons, des écoles faibles, des

services minimaux et des salaires ridicules. Ici, la femme afro-américaine tient trois rôles à la fois : – travailleuse – mère – pilier social de la communauté.

Elle travaille là où elle peut : – maisons de retraite – supérettes – cuisines de fast-food – ménage – soins informels.

Sans elle, la communauté ne fonctionne pas. Pourtant, elle vit avec des salaires bas, un stress chronique, peu de soins de santé et la présence constante de la violence domestique.

Son absence est historique : elle descend de cette même structure qui, depuis des générations, l'a toujours placée au bas de l'échelle sociale.

La femme qui survit aux ouragans – 39

ans

En Louisiane, une vie « stable », cela n'existe pas. Les ouragans changent tout : maisons détruites, emplois perdus, familles séparées, souvenirs perdus.

La femme est celle qui : – évacue les enfants – protège les papiers – nettoie la maison envahie par l'eau – repart de rien – gère des assurances qui paient en retard ou jamais – garde la famille calme pendant qu'à l'intérieur elle s'effondre.

Pour les hommes, la reconstruction est physique. Pour les femmes, elle est psychologique. Année après année.

Son absence est environnementale : chaque tempête lui arrache un morceau de son énergie, jusqu'à ce qu'il ne reste presque plus rien. Personne ne la rembourse pour cela.

La femme des traditions pesantes – 51 ans

La Louisiane vit de traditions fortes, profondément enracinées, presque sacrées.

Une femme doit être : – la mère parfaite – une figure du foyer – la pierre angulaire de la famille élargie – une présence à l'église – celle qui soigne les anciens – un guide pour les petits – la structure qui soutient tout.

C'est un rôle ancien, jamais mis à jour.

Elle ne peut pas refuser les demandes de la famille. Elle ne peut pas répondre. Elle ne peut pas dire « non ». Elle ne peut pas penser à elle-même sans se sentir coupable.

Son absence est culturelle et émotionnelle : elle est tellement occupée à soutenir tout le monde qu'elle disparaît à ses propres yeux.

Épilogue – Louisiane

La Louisiane est un mélange de beauté et de blessures jamais guéries. Et au milieu de ce chaos ordinaire, ce sont les femmes qui tiennent tout ensemble : la famille, le travail, la communauté, les traditions, la survie émotionnelle.

Leur absence est un paradoxe : plus elles en font, moins on les voit.

La Louisiane n'efface pas les femmes d'une seule force. Elle les efface avec mille petites forces quotidiennes : la pauvreté, les ouragans, le tourisme, l'histoire raciale, les rôles familiaux, le manque de soutien.

C'est un effacement lent, profond, silencieux.

Réflexion – Louisiane

Chaque État présente une forme différente d'absence. La Louisiane présente celle causée par : – les catastrophes naturelles – les catastrophes sociales – les catastrophes familiales.

C'est l'État où la femme survit pour tout le monde, mais où personne ne survit pour elle.

C'est l'État où le traumatisme devient routine et où la routine devient identité.

La Louisiane montre que l'absence des femmes n'est pas seulement pauvreté ou manque de droits. C'est aussi une fatigue si profonde que plus personne ne la remarque.

Et c'est pour cela que ce chapitre est crucial : pour rappeler que derrière chaque carte postale de La Nouvelle-Orléans, il y a une femme qui porte quelque chose que le monde ne peut pas voir.

MAINE

Le Maine est l'un des États les plus beaux et les plus rudes d'Amérique. Des forêts sans fin, des côtes froides, des phares, des villages de pêcheurs et un silence immense. C'est une terre romantique seulement pour ceux qui la visitent. Pour ceux qui y vivent, c'est l'isolement pur.

La population est clairsemée, les distances sont longues, les hivers durent des mois, les opportunités sont rares. Le Maine ne vous attaque pas : il vous consume.

Ici, les femmes disparaissent pour trois raisons : – la solitude géographique – des emplois saisonniers instables – de petites communautés qui étouffent le changement. C'est un État où la nature domine et où l'humain s'adapte. Toujours. Trop.

La femme du Maine ne tombe pas sous le choc. Elle tombe sous la répétition.

La femme des villages de pêcheurs – 39 ans

La côte du Maine vit de la pêche : homard, cabillaud, saisons courtes et travail dur.

Ici, la femme gère tout ce que le bateau ne fait pas : – la coordination – les filets à réparer – la vente – la comptabilité familiale – la famille – la maison – les urgences soudaines.

La mer est belle de loin. De près, c'est un maître impitoyable.

Son absence est à la fois économique et physique : elle vit dans un secteur où les gains dépendent du temps, de la saison et de la chance. Et quand la saison finit, la sécurité finit aussi.

La femme qui vit dans le long hiver – 52

ans

Le Maine en hiver est un mur : neige, gel, obscurité, silences infinis.

À l'intérieur des terres – Millinocket, Greenville, la région des lacs – les femmes affrontent : – des mois sans vrai contact social – des routes dangereuses – des maisons isolées – peu de soins de santé – une dépression saisonnière répandue – l'éloignement des services essentiels

Si elle est malade, elle attend. Si elle a besoin d'un médecin, elle conduit pendant des heures. Si elle s'effondre émotionnellement, personne ne la voit. Son absence est géographique : elle disparaît parce qu'elle est loin de tout.

La femme des emplois saisonniers – 28 ans

En été, le Maine explose : tourisme, B&B, restaurants, croisières.

Ici, la femme travaille sans relâche : – servir – nettoyer – cuisiner – accueillir – gérer – ranger.

C'est un travail dur, mal payé, instable. Il dure trois mois, puis plus rien.

Elle passe d'horaires intenses à des semaines vides. De l'argent qui rentre vite à des mois de survie.

Son absence est économique : elle vit toujours entre deux saisons mais n'appartient à aucune.

La femme des petites communautés – 46 ans

Les petites villes du Maine sont des communautés fermées : tout le monde sait tout sur tout le monde, et personne ne change jamais vraiment.

Ici, la femme doit être irréprochable : – mère – travailleuse stable – présence fiable – « quelqu'un de bien » selon les codes locaux.

Elle ne peut pas se réinventer. Elle ne peut pas changer facilement de travail. Elle ne peut pas quitter la communauté sans être jugée.

Son absence est culturelle : elle appartient au territoire plus qu'à elle-même. Elle est prisonnière non pas de la méchanceté, mais de l'habitude.

Épilogue – Maine

Le Maine est un État qui vous regarde en silence. Et le silence, quand il y en a trop, devient un fardeau.

Ici, les femmes disparaissent dans les distances, les saisons, les rôles répétés, les emplois précaires, les villages fermés, les longs hivers.

L'absence n'est pas évidente. Elle est sous la peau. Elle est quotidienne.

Le Maine ne frappe pas. Il vous laisse partir.

Réflexion – Maine

Chaque État révèle une forme d'absence. Le Maine révèle celle qui naît de la géographie :

Plus le territoire est beau, plus la vie est dure pour ceux qui l'habitent.

Ici, la femme n'est pas effacée par le conflit, mais par le calme. Par la répétition. Par la distance. Par le froid qui ne passe jamais. Par une vie qui rétrécit.

Le Maine enseigne une chose : l'absence féminine peut aussi être un paysage. Une carte. Une saison qui ne finit jamais.

Et c'est pourquoi ce chapitre est nécessaire : parce que l'Amérique n'est pas seulement violence ou chaos. Elle est aussi un silence qui consume.

MARYLAND

Le Maryland est un État trompeur. Petit, tourné vers l'Atlantique, proche de Washington. Élégant en surface, complexe à l'intérieur.

C'est un territoire coupé en deux : – des banlieues riches, instruites, protégées, ordonnées – des villes difficiles, pauvres, marquées par la criminalité et l'abandon.

C'est l'un des États au revenu moyen le plus élevé d'Amérique et en même temps l'un de ceux où les inégalités sont les plus visibles.

Ici, les femmes ne disparaissent pas pour une seule raison. Elles disparaissent à cause de trop de mondes auxquels elles doivent s'adapter : métropole, banlieues, politique, santé, pauvreté urbaine, identités raciales.

L'absence des femmes dans le Maryland est multiple.

Elle change selon le code postal.

La femme de Baltimore – 34 ans

Baltimore est l'une des villes les plus compliquées des États-Unis : pauvreté enracinée, criminalité élevée, isolement social, services débordés et écoles en difficulté.

Ici, les femmes tiennent tout ensemble : – les enfants – le travail précaire – les quartiers dangereux – le coût de la vie prohibitif – les transports lents – l'absence de vraie protection.

Elle travaille où elle peut : supermarchés, cliniques, centres d'aide, fast-foods, maisons de retraite, ménage. Son absence est urbaine : la ville parle de « réhabilitation », mais ne part jamais de sa vie.

Le système ne la voit que lorsqu'elle sert de main-d'œuvre. Elle disparaît quand il s'agit de reconnaître ses droits.

La femme des banlieues riches – 42 ans

La partie aisée du Maryland est parfaite : maisons de cinéma, revenus élevés, écoles d'élite, carrières ambitieuses, familles bien structurées.

Ici, la femme disparaît pour une autre raison : la pression de la perfection.

C'est un milieu compétitif où le rôle féminin doit être irréprochable : – gestion totale de la famille – image sociale soignée – enfants parfaits – bénévolat obligatoire – travail ou carrière parallèle qui ne doit jamais « faire de l'ombre » au partenaire.

Elle vit dans un contexte qui la veut toujours présente, sans jamais renoncer, sans jamais montrer de fatigue.

Son absence est une question d'identité : la communauté la considère comme un rôle, pas comme une personne.

La femme afro-américaine du Central

Corridor – 45 ans Le Maryland compte l'une des communautés afro-américaines les plus nombreuses et les plus influentes des États-Unis.

Ici, les femmes sont une force motrice de la société : – elles travaillent dans la santé – elles travaillent dans les écoles – elles font tourner les bureaux et l'administration publique – elles tiennent ensemble de grandes familles – elles soutiennent des communautés entières. Mais elle vit avec un double fardeau : racial et de genre.

Elle fait tout. Elle tient tout. Elle est partout. Mais on l'écoute rarement.

Son absence est politique : elle soutient l'État sans siéger aux tables où se prennent les décisions.

La femme qui travaille dans la santé – 37 ans

Le Maryland est l'un des États qui comptent le plus de travailleuses de la santé, grâce à sa proximité avec Washington et à ses grands hôpitaux régionaux.

Ici, les femmes vivent dans un système qui n'arrête jamais d'exiger : – gardes interminables – services surchargés – urgences à répétition – responsabilités extrêmement lourdes – peu de protection psychologique – des salaires qui ne compensent pas le choc émotionnel.

C'est elle qui soigne tout le monde : les personnes âgées, les enfants, les malades chroniques, les urgences urbaines, les catastrophes environnementales.

Son absence est opérationnelle : elle est indispensable, mais sa voix pèse extraordinairement peu dans les décisions de santé.

Épilogue – Maryland

Le Maryland est un État bâti sur des contrastes violents : richesse extrême et pauvreté extrême, politique de haut niveau et quartiers abandonnés, carrières brillantes et petits boulots. Ici, les femmes vivent toutes ces contradictions en même temps. Chaque zone du Maryland a sa propre forme d'effacement : urbaine, sociale, identitaire, raciale et sanitaire.

Leur absence est un résultat collectif : l'État fonctionne parce qu'elles tiennent bon.

Et c'est précisément pour cela qu'on ne les voit pas.

Réflexion – Maryland

Chaque État révèle un récit nuancé de l'absence des femmes. Le Maryland révèle le plus complexe : les femmes existent à tous les niveaux de la société, et pourtant elles sont ignorées précisément là où le système prend forme.

Ici, les femmes sont : – la colonne vertébrale des banlieues riches – le moteur des communautés noires – celles qui assurent les soins –

la survie des quartiers pauvres.

Pourtant, elle n'est pas reconnue comme une force politique, elle n'est pas placée au centre des stratégies, elle n'est pas protégée.

Dans le Maryland, l'absence n'est ni pauvreté ni solitude. C'est une disproportion : les femmes donnent plus que l'État ne leur rend.

Et c'est pourquoi elle trouve sa place ici, dans ce volume.

MASSACHUSETTS

Le Massachusetts est l'un des États les plus brillants d'Amérique. Universités d'élite, hôpitaux de rang mondial, centres de recherche, technologie et innovation. De l'extérieur, il semble l'un des endroits les plus avancés et les plus « justes » du pays : haut niveau d'instruction, revenus élevés, politiques modernes et services complets.

Mais la vérité est plus complexe.

Le Massachusetts est un territoire à deux vitesses : – ceux qui appartiennent aux circuits du savoir – ceux qui restent derrière ces portes.

C'est un État qui parle de progrès, mais qui vit sous une énorme pression culturelle. Et cette pression écrase lentement la présence des femmes.

Ici, les femmes ne disparaissent pas par manque de ce qu'elles ont. Elles disparaissent par excès d'attentes : carrière, famille, exigences élevées, performance constante, modèles sociaux parfaits.

L'absence des femmes dans le Massachusetts est moderne, cultivée, raffinée — et dévastatrice.

La femme de l'université d'élite – 33 ans

Le Massachusetts est le cœur académique de la planète. L'avenir du savoir se décide à l'intérieur de ces campus.

La chercheuse y entre avec des capacités extrêmement élevées, mais se retrouve face à un système qui exige :

– publier sans arrêt – rivaliser avec des collègues protégés – tenir des conférences, des séminaires, de grands événements – garder une image toujours brillante – renoncer à sa vie privée pendant des années

Le contexte paraît progressiste, mais les postes de pouvoir restent masculins. Ceux qui font de la recherche respirent un air d'excellence... et d'usure.

Son absence est institutionnelle : elle produit du savoir, mais commande rarement.

La femme migrante du ménage et de la restauration – 29 ans

En dehors de ses campus de carte postale, le Massachusetts vit du travail des migrantes : Latines, Haïtiennes, Brésiliennes, Cap-Verdiennes, Africaines.

Ce sont elles qui : – nettoient les bureaux de l'élite – cuisinent dans les restaurants universitaires – font les postes dans les hôtels – tiennent les cuisines des restaurants de Boston – s'occupent des personnes âgées – gardent les enfants des autres.

Vies dures, revenus bas, loyers vertigineux.

Son absence est économique et politique : elle maintient à flot la ville la plus instruite d'Amérique sans que personne ne la reconnaisse.

La femme des cliniques et des hôpitaux – 41 ans

Le Massachusetts est le centre de la médecine de pointe. Derrière les grands noms, il y a des milliers de femmes : infirmières, techniciennes, personnel de service, aides-soignantes et personnel de soutien.

Des gardes impossibles. Un stress constant. Des responsabilités énormes. Des patients difficiles. Un coût de la vie extrêmement élevé. Peu de repos.

Son absence est opérationnelle : elle est le moteur de la meilleure médecine d'Amérique, mais le système ne la voit pas comme une personne : seulement comme une fonction.

La femme des quartiers difficiles – 35 ans

Au-delà des campus et des banlieues aisées, le Massachusetts connaît une pauvreté réelle et dure, invisible pour les médias.

La femme qui vit ici affronte : – des loyers inabordables – des écoles fragiles – une violence diffuse – des services insuffisants – des transports précaires – des emplois mal payés – une discrimination raciale structurelle.

C'est une survivante du quotidien.

Son absence est urbaine : elle n'entre pas dans le récit « parfait » du Massachusetts, alors le système l'ignore.

Épilogue – Massachusetts

Cet État est un paradoxe évident : plus il est cultivé, plus il attend des femmes qu'elles gèrent tout.

L'absence, ici, n'est pas l'ignorance. C'est l'hyper-excellence. C'est la conviction que, dans un territoire évolué, « tout ira bien ».

Tout ne va pas bien.

Les femmes portent des fardeaux énormes et invisibles : universitaires, sanitaires, familiaux, économiques.

Le Massachusetts fonctionne parce qu'elles travaillent. Et c'est précisément pour cela qu'elles disparaissent.

Réflexion – Massachusetts

Chaque État montre une blessure différente. Le Massachusetts montre celle qui se cache sous sa culture.

Ici, les femmes ne sont pas effacées parce qu'elles manquent d'occasions. Elles sont effacées parce qu'elles en ont trop, et que personne ne les protège quand elles y font face.

C'est un effacement moderne : non violent, non bruyant, non évident. Mais total.

Et c'est pourquoi le Massachusetts est un chapitre nécessaire : pour rappeler que le progrès ne suffit pas s'il ne libère pas vraiment celles qui le portent.

MICHIGAN

Le Michigan est le squelette de l'Amérique industrielle. L'État qui a créé l'automobile, qui a construit l'idée même de la classe ouvrière américaine — et qui l'a vue s'effondrer tout entière. Usines fermées, villes vidées, quartiers abandonnés, eau contaminée, addictions, infrastructures vieillissantes, salaires réduits.

C'est un État qui a connu l'essor, le déclin et la résilience. Et à travers tout cela, les femmes ont supporté ce que les hommes ne pouvaient plus soutenir.

Le Michigan n'efface pas les femmes d'un seul coup. Il les consume, jour après jour, par trois forces : – une industrie qui s'effondre – des villes qui se vident – des problèmes environnementaux qui empoisonnent tout. L'absence des femmes, ici, est le produit d'une économie brisée qui continue d'exiger en ne donnant presque rien.

La femme de Detroit – 38 ans

Detroit est le symbole mondial de l'effondrement industriel. Quartiers vides, maisons abandonnées, services fragiles, écoles sous-financées et pauvreté historique.

Ici, les femmes vivent avec : – des emplois précaires – des transports peu fiables – une violence diffuse – des coûts prohibitifs – l'absence de réseaux sociaux solides – la responsabilité totale de la famille.

Elle travaille là où elle trouve : supermarchés, cliniques, centres d'appels, restaurants, coopératives locales.

Son absence est urbaine : une ville célèbre dans le monde entier, mais qui ne regarde pas celles qui la tiennent debout.

Detroit célèbre son histoire industrielle. Elle ne célèbre pas les femmes qui ont survécu à son échec.

La femme de Flint – 34 ans

Flint est une blessure nationale. Une eau empoisonnée pendant des années, des enfants intoxiqués, des familles trahies par l'État.

La femme d'ici a vécu le scandale de l'intérieur : – elle a cuisiné avec une eau toxique – elle a lavé ses enfants avec une eau dangereuse – elle s'est battue contre des institutions qui niaient l'évidence – elle a tenu des maisons aux énormes problèmes

sanitaires – elle a dû choisir entre payer les factures ou acheter de l’eau en bouteille. Son absence est environnementale : l’État a failli, et c’est elle qui en a payé le prix.

Flint n’est pas seulement une tragédie. C’est l’exemple de ce que vaut peu, en Amérique, la vie d’une femme pauvre.

La femme des ex-usines – 46 ans

Autrefois, les usines du Michigan donnaient de la stabilité : des salaires corrects, une maison, une famille, un avenir.

Puis tout s’est effondré : délocalisations, robotisation, fermetures, licenciements massifs.

Ici, les femmes ont dû se réinventer vite : – supermarchés – aide à la personne – ménage – petits services – temps partiel – horaires fractionnés.

De l’industrie lourde à la précarité de chaque jour.

Son absence est économique : elle a perdu la sécurité, elle a perdu les perspectives, elle a perdu la protection qu’elle avait quand l’automobile dominait le monde.

La femme rurale – 50 ans

Le Michigan rural est immense : régions de lacs, forêts, communautés isolées, petites villes lentes.

La femme d’ici affronte : – des hivers rudes – des addictions qui frappent maris et enfants – des soins lointains – des emplois saisonniers – la solitude – des transports presque inexistants.

C’est une vie d’ajustement permanent. Pas de soutien, pas d’évolution, pas de réseaux solides. Son absence est géographique :

elle disparaît dans les kilomètres, dans le silence, dans la routine de la survie.

Épilogue – Michigan

Le Michigan est un État qui porte les cicatrices du passé et les conséquences du présent.

Les femmes tiennent bon : Detroit, Flint, zones rurales, anciennes usines, quartiers difficiles, familles résilientes.

Mais pendant qu'elles tiennent, elles disparaissent : – parmi des infrastructures qui s'effondrent – parmi des eaux polluées – parmi des emplois précaires – parmi des villes à moitié vides – parmi des économies en faillite.

Le Michigan célèbre son passé glorieux. Les femmes paient le présent.

Réflexion – Michigan

Chaque État montre une forme d'absence différente. Le Michigan montre celle que provoque la fragilité des structures : quand l'usine tombe, la communauté tombe. Et quand la communauté tombe, c'est la femme qui reste debout — seule.

L'absence des femmes, ici, est le résultat d'une vie entière passée à boucher les trous : travail, enfants, logement, crises économiques, catastrophes environnementales, coupes dans les services et violence urbaine.

C'est l'Amérique qui ne fonctionne plus et qui attend des femmes qu'elles fonctionnent quand même. Et c'est pourquoi ce chapitre est essentiel.

MINNESOTA

Le Minnesota est un État qui plaît à tout le monde : lacs, nature, ordre, instruction, civisme, longs hivers et une vie « tranquille ». C'est ce qu'on voit de l'extérieur.

De l'intérieur, c'est autre chose. C'est un État qui vit la moitié de l'année dans le gel, avec des communautés qui semblent ouvertes mais qui sont en réalité très fermées, avec des villes qui se vendent comme progressistes mais cachent de profondes tensions raciales, avec un système social qui ne fonctionne que tant que vous fonctionnez — et les femmes fonctionnent toujours.

Ici, la femme ne disparaît pas dans le chaos. Elle disparaît dans une correction apparente. Dans le silence. Dans la froideur. Dans les attentes « douces » qui l'écrasent plus qu'une violence explicite.

Le Minnesota n'attaque pas. Il consume.

La femme des quartiers d'immigrés – 32 ans

Le Minnesota compte l'une des communautés immigrées les plus nombreuses et les plus visibles des États-Unis : Somaliens, Hmong, Éthiopiens et Latinos. Et les femmes sont au cœur de ces communautés.

Elles vivent entre deux mondes : – leur culture d'origine – le système américain, rigide et coûteux. Elles travaillent comme : – aides-soignantes – agentes d'entretien – employées de restauration – baby-sitters – chauffeuses – médiatrices culturelles.

Elles parlent deux langues, élèvent des enfants et soutiennent de grandes familles. Sans arrêt.

Leur absence est culturelle et économique : elles sont la force motrice des communautés, mais la société les traite comme une présence de service.

Visibles comme des chiffres, invisibles comme des personnes.

La femme qui travaille dans le social – 38 ans

Le Minnesota investit beaucoup dans les services sociaux. Mais celles qui font le vrai travail sont toujours des femmes : dans les centres familiaux, les projets éducatifs, les foyers d'accueil et les structures publiques.

On les appelle les « anges du social ». Ce sont des travailleuses sous-payées et surchargées.

Des histoires dures à porter, des urgences permanentes, des personnes à aider sans outils adaptés, une gestion émotionnelle constante.

Leur absence est professionnelle : elles soutiennent la partie la plus fragile de la société, mais le système ne parvient pas à les soutenir.

La femme des longs hivers – 50 ans

Le Minnesota en hiver est comme une autre planète : des mois de neige, des routes verglacées, un isolement forcé. Dans les zones de l'intérieur et les petites villes, les femmes vivent : – à des kilomètres de tout – avec peu de soins – dans une routine monotone – avec des problèmes domestiques sans réseau de soutien – avec un hiver qui leur entre jusque dans la tête.

Quand vous êtes loin, vous êtes seule. Et quand vous êtes seule dans le Minnesota, personne ne voit.

Son absence est géographique : elle disparaît dans la neige, dans la distance, dans le silence.

Les secteurs essentiels – 40 ans

Le Minnesota est un État qui repose sur trois piliers : – la santé – l'éducation – la distribution alimentaire.

Trois secteurs dominés par les femmes. Longues gardes, responsabilités élevées, manque de personnel et stress constant.

Ce sont elles qui font fonctionner l'État quand la température tombe à -25. Ce sont elles qui ne peuvent pas manquer, même malades.

Leur absence est opérationnelle : elles ne peuvent pas s'arrêter, mais personne ne construit un système pour les protéger.

Épilogue – Minnesota

Le Minnesota est un État froid à l'extérieur et chaleureux à l'extérieur. Les femmes maintiennent tout en équilibre : communautés immigrées, services sociaux, santé, écoles et familles isolées.

Leur absence est faite de trois éléments : – le gel – le silence – la responsabilité sans reconnaissance. Il n'y a pas de chaos, pas de bruit, pas de violence spectaculaire. Il n'y a qu'un calme qui consume.

Réflexion – Minnesota

Chaque État montre sa propre forme d'absence. Le Minnesota montre la plus « polie » : l'effacement par une gentillesse apparente.

Ici, on ne vous crie pas dessus. On ne vous fait pas obstacle ouvertement. On ne vous attaque pas.

On vous laisse simplement fonctionner seule. Et vous devez toujours fonctionner.

Le Minnesota est l'État où les femmes deviennent invisibles non parce qu'elles sont faibles, mais parce qu'elles sont trop fortes pour être aidées.

Et c'est pourquoi ce chapitre est essentiel : pour montrer que même les « bons » États ont des absences importantes.

MISSISSIPPI

Le Mississippi est le cœur du Sud le plus profond. C'est un État qui porte encore le poids de son histoire : esclavage, pauvreté enracinée, ségrégation, manque de services, infrastructures minimales, éducation sous-financée.

C'est l'un des endroits où naître femme signifie partir avec trois obstacles : – une pauvreté héritée – des rôles familiaux rigides – un État qui ne fournit rien. Ici, les femmes ne disparaissent pas à cause d'un événement. Elles disparaissent parce qu'elles vivent dans une société qui n'a jamais été pensée pour les protéger.

L'absence des femmes dans le Mississippi est totale : économique, culturelle, sanitaire, politique, raciale.

C'est l'État où les femmes tiennent tout et ne reçoivent rien.

La femme afro-américaine du Delta – 40 ans

Le delta du Mississippi est l'un des endroits les plus pauvres des États-Unis. Extraordinairement riche de culture, de musique et

d'histoire, et pourtant ravagé par l'abandon politique, le manque de services et d'énormes inégalités.

Ici, la femme afro-américaine est le pivot de la communauté : – elle élève enfants et petits-enfants – elle travaille dans des écoles fragiles – elle assure les soins de la famille – elle fait des gardes dans les maisons de retraite – elle nettoie des maisons et des bâtiments – elle soutient le quartier tout entier.

Sans elle, le Delta s'effondrerait en un jour.

Son absence est historique et raciale : l'État ne l'a jamais placée au centre de quoi que ce soit. Elle donne tout, ne reçoit rien.

La femme des zones rurales les plus pauvres – 48 ans

Le Mississippi rural est immense. Villages minuscules, maisons isolées, églises partout et hôpitaux presque inexistants.

La femme vit avec : – des kilomètres qui la séparent de tout – des problèmes de santé chroniques non soignés – des transports minimaux – des emplois saisonniers ou précaires – de vieilles maisons difficiles à entretenir – un sentiment d'isolement qui devient un mode de vie.

Si une urgence arrive, personne n'arrive à temps.

Son absence est géographique : elle vit trop loin pour être atteinte et elle est trop pauvre pour être entendue.

La femme qui travaille dans les services les plus bas – 33 ans

Le Mississippi est l'un des États aux salaires les plus bas du pays. Et ces emplois, invariablement, reviennent aux femmes.

Ici, la femme travaille dans : – les chaînes discount – les supermarchés discount – les fast-foods – le ménage – les soins informels aux malades et aux personnes âgées – la garde d'enfants non déclarée.

Horaires durs, aucun droit, aucun horaire stable. Elle travaille dur, gagne peu et survit.

Son absence est économique : sans son travail, le Mississippi s'arrête lentement, mais l'État la traite comme si n'importe qui pouvait la remplacer.

La femme prisonnière de la tradition religieuse – 55 ans

Dans le Mississippi, la religion n'est pas un facteur. C'est un système.

Ici, la femme doit : – être mère – être dévote – être le soutien de la famille – être une figure morale – être « forte » même quand elle ne l'est pas.

Elle ne peut pas se séparer sans être stigmatisée. Elle ne peut pas changer de vie sans déclencher le jugement. Elle ne peut pas se placer avant sa famille.

Son absence est culturelle et émotionnelle : elle a été élevée pour soutenir tout le monde, mais personne ne la soutient.

Épilogue – Mississippi

Le Mississippi est l'État le plus lent à changer. Et dans cette lenteur, les femmes se perdent.

Ce sont elles qui font tourner les écoles, les commerces, les églises, les familles et les communautés. Ce sont elles qui tiennent

ensemble ce que le gouvernement ne parvient pas à tenir.

Pourtant, elles disparaissent dans une structure qui ne les considère jamais comme centrales.

L'absence, ici, n'est pas un accident. C'est une tradition.

Réflexion – Mississippi

Chaque État montre une forme d'absence. Le Mississippi montre la plus ancienne et la plus cruelle.

Ici, les femmes ne sont pas seulement invisibles. Elles sont tenues pour acquises. On les considère comme une ressource naturelle : toujours disponibles, jamais protégées.

Le Mississippi démontre une vérité brutale : quand l'histoire ne change pas, ce sont les femmes qui paient le prix le plus élevé.

C'est pourquoi ce chapitre est l'un des plus importants du volume : parce qu'il montre ce qui reste quand l'État abandonne des générations entières et attend des femmes qu'elles les sauvent.

Ferdinando Frega